

RECEPTIONS D'AMBASSADRICES.

La nouvelle ambassadrice de Russie, la princesse Léon Ouroussoff, a choisi pour ses réceptions le même jour que l'ambassadrice d'Italie, le mercredi.

Parmi les invitées se trouvait Mme de Staël. Le bal avait coûté 12,730 livres, sans compter les chanteurs, les soupers et la police.

Depuis que le comte Torielli est ambassadeur d'Italie, le célèbre hôtel a retrouvé ses splendeurs d'autrefois. Les réceptions et les dîners de gala s'y succèdent sans cesse.

A ses pieds la maison des vertes lauriers s'élève. La Sainte-Éléonore est pour l'art un grand jour.

Ajoutez que la comtesse Torielli a une sœur qui ne s'est pas mariée et qui consacre sa vie à la culture des lettres.

romans et de pièces de théâtre remarquables.

Avec la nouvelle ambassadrice, l'ambassade russe va devenir aussi un centre mondain, intellectuel et artistique de premier ordre.

La balle frappa la tête du cheval de l'écurier de service, M. Rainbeaux. L'arme avait éclaté entre les mains du meurtrier, qui fut arrêté par la foule.

Jamais fête ne fut plus saisissante. Vers une heure du matin quelques instant avant de passer dans les salles du rez-de-chaussée, où les tables du souper étaient décorées, on vint jurer du féérique coup d'œil qu'offrait la vue du jardin embrasé.

La princesse Léon Ouroussoff serait digne de présider à de pareilles fêtes. Jolie, élégante et gracieuse, elle reçoit à merveille et son salon était justement célèbre à Bucharest, puis à Bruxelles, quand son mari fut successivement ministre de Russie dans ces deux capitales.

UN VIEUX DIPLOMATE.

DESINFECTATION ET SERUMTHERAPIE.

Maurice de Fleury cotait, l'autre jour à Paris, comme quoi le professeur Chantemesse, dont on connaît la prudence et la sagacité, croit tenir le vaccin de la fièvre typhoïde.

Avec la diphtérie, dont Roux et Behring ont fait justice, avec le tétanos, dont la sérumthérapie agit également désarmant, avec l'action foudroyante, avec le charbon, cela va bientôt faire, pour peu que toutes ces espérances se confirment, un joli bouquet d'infections que les nouvelles méthodes issues des doctrines de Pasteur auront neutralisées.

Ce n'est pourtant pas une raison, avant que la moisson de lauriers soit définitivement achevée pour nous endormir dessus, ni p ur renoncer prématurément aux traditionnelles précautions de prévention et de prophylaxie dont la précieuse habitude se répand peu à peu.

Aussi, après comme avant les miracles de la vaccine et de la sérumthérapie, la question des désinfectants est de plus belle à l'ordre du jour.

Il n'est donc ni opportuniste ni superflu de signaler et de souligner au passage, puisque l'occasion s'en présente, les nouveaux titres scientifiques à la confiance de tous ceux qui redoutent à bon droit les ferments pathogènes, leurs toxines et leurs œuvres, que vient de conquérir l'un des plus populaires parmi les antiseptiques "Nouveau jeu".

Nos lecteurs n'ont probablement pas oublié d'aucuns même, nous aimons à le penser, en auront fait leur profit personnel — que nous avons, il y a quelques mois, à cette place, célébré l'avènement de cet antiseptique composé inédit, inodore, non vénéreux, d'un beau vert safranin, baptisé d'un nom musical, auquel ne résistait pas plus, à en croire la légende, les puanteurs les plus tenaces que les microbes les plus réfractaires.

Le lauréat numéro 2, destiné aux besognes moins délicates de la désinfection proprement dite et de l'assainissement public et privé, n'est point, à ce qu'il paraît, indigne de son frère aîné, le lauréat médian.

municipal, sous la signature autorisée de son chef, M. Ch. Girard, qui en témoigne, à la date du 9 avril 1898, par une pièce officielle, (Analyse quantitative.) Des expériences instituées par le Laboratoire municipal, il résulte, en effet, qu'une dilution de laurénol No 2 à 1/100 peut stériliser, en dix minutes, la plus vivace culture du bacille pyocyaneux ou du bacille de la fièvre typhoïde.

Ces cultures, ensemencées à nouveau dans des bouillons neutres, ont donné comme dose microbicide :

Table with 2 columns: Concentration and Time. 3 0/0 après 10 min. par le baccille. 1/2 0/0 - - - - - 3 0/0 - - - - - 1/2 0/0 - - - - - 3 0/0 - - - - - 1/2 0/0 - - - - - 3 0/0 après 20 minutes - - - - -

On dira peut-être que le sublimé peut en faire autant. Soit ! Mais le sublimé est toxique et d'un maniement dangereux. Le laurénol, lui, ne contient pas un atome de mercure.

Ceci dit simplement histoire de montrer que nous ne nous engageons pas à la légère, et que nos appréciations sont plutôt documentées.

L'abjuration de Manning,

6 avril 1851.

Ce jour-là, dimanche de la Passion, il abjura le protestantisme dans une église de Londres, se confessa, reçut la communion le dimanche des Rameaux, fut ordonné prêtre par lui le dimanche de la Trinité, et dit sa première messe le lendemain : il avait 41 ans, était l'une des lumières de l'église anglicane dans le sein de laquelle il avait exercé dix huit ans le ministère pastoral, et même porté pendant onze ans une dignité élevée.

Ceux qui voudront connaître avec détails la voie qui a conduit Manning de l'anglicanisme au catholicisme liront avec fruit, et surtout avec un palpitant intérêt les deux articles que lui a consacrés en 1896, dans la Revue des deux Mondes, un écrivain protestant, fils d'un pasteur des plus connus, ils ont douloureusement stupéfié le monde protestant, tant il était clair que celui qui avait le noble courage de rendre un pareil hommage à l'Eglise catholique n'avait plus lui-même du protestant que le nom,

et que s'il ne se résignait pas à le dépouiller formellement, ce ne pouvait être que par respect de considérations extérieures à lui, où ni l'intérêt ni la conscience n'étaient engagés.

Le mot d'abjuration implique le passage d'une foi à une autre, celui de conversion s'applique plus généralement au retour à une foi oubliée, au passage de l'incrédulité à la foi, à une sorte de retour à des croyances perdues ou répudiées. Ceux qui se trouvent dans cet état d'indifférence ou d'hostilité croient répondre à tout en disant qu'ils n'ont pas la foi, et qu'elle ne s'acquiert pas; nous ne connaissons rien de plus faux qu'un pareil raisonnement.

La foi s'acquiert ou se retrouve par l'effort de la raison, qu'on en soit convaincu, et pour cela — du moins à notre avis — le meilleur moyen n'est pas l'assignement oral; l'enfant le reçoit et se l'approprie, l'homme muet le discute, s'empare d'un mot qui a trahi ou dépassé la pensée, fait l'objection avant d'avoir attendu l'explication, s'anime à la controverse, y apporte la petite vanité que nous avons tous d'avoir raison, et s'imagine qu'il a triomphé de son adversaire quand il n'a fait que l'embarrasser.

Tout autre est le livre : celui-là expose, discute et raisonne, mais ses mots sont pesés, et il ne se laisse ni interrompre ni détourner par des objections prématurées du plan d'où doit finalement jaillir la lumière de la vérité; il ne froisse pas notre orgueil, car ce n'est pas à nous personnellement qu'il s'adresse; si une objection nous paraît insurmontable nous le fait jeter, il attend patiemment qu'il nous plaise de le rouvrir et d'aller chercher la réponse; il est tout étonné de le trouver; on ne se dégage et s'affermir aux yeux de la raison inquiète, mais persévérante, l'enchaînement des preuves, leur force et leur multiplicité, et ce n'est plus à un autre, c'est à soi-même qu'on se rend. Nous l'avons éprouvé, et nous garderons jusqu'à notre mort — et probablement plus vive encore à ce moment-là — une reconnaissance profonde aux admirables Etudes philosophiques d'Auguste Nicolas, le livre le plus convaincant que nous connaissions, où la raison seule parle le plus magnifiquement sous la plume d'un laïque et d'un magistrat.

L'IRONIE.

Lorsque Adam, pour avoir tenté de s'élever à Dieu, fut chassé du paradis, un Père de l'Eglise affirme que le Seigneur, s'adressant à ses anges, leur montra le premier homme chargé de honte, voué au travail, à la douleur, à la mort.

L'ironie classique se réduit le plus souvent à une simple figure de rhétorique; l'antiphrase. On dit le contraire de ce que l'on veut exprimer, et on le dit sur un ton qui fait voir au lecteur qu'on parle par raillerie. L'ironie moderne est plus large, plus complexe; elle comprend tous les artifices par lesquels on cherche à nuancer, tempérer, corriger la crudité de sa pensée; c'est tantôt le judicieux emploi de termes atténués à dessein, tantôt le ton paradoxal, ou au contraire, ingénu de la phrase, souvent enfin toute l'atmosphère invisible dont s'enveloppe un livre.

Chez Flaubert, l'ironie résulte d'une méthode esthétique, du contraste voulu entre l'épouvante sottise de Bouvard et de Pécuchet et l'indolente sérénité du narrateur. Chez Renan, il n'est plus question de procédé littéraire; c'est affaire de psychologie. En lui comme en chacun de nous, il y avait deux hommes. Extrêmement conscient de sa complexité, il a merveilleusement dégagé sa "forme ethnique" le jour où il distinguait en lui-même le Gascon et le Breton, deux « moi » dont l'un souriait toujours de son voisin, dont le premier tempérait, par de prudentes réserves et de sages réticences, ce qu'il pouvait y avoir d'excessif dans les enthousiasmes du second. L'ironie est, à ses yeux, une forme; bien plus, une condition nécessaire de l'esprit critique. Chez Heine, on observe encore pareil doublement; mais ici l'ironie n'est plus intellectuelle, elle est d'ordre sentimental et naît de la triste antithèse entre les aspirations de son âme et les réalités de sa vie.

M. André Hallays, en terminant, a tenu à détendre l'ironie contre ses détracteurs. Ils sont nombreux. Sans parler des esprits un peu lourds qui simplement ne la comprennent pas, les âmes trop passionnées l'accusent de dessécher le cœur, et les gens graves reprochent ses tendances nihilistes. Quiconque connaît la vie de Flaubert, de Renan et de Heine, sait ce que valent en réalité de semblables griefs. A une époque où il est permis de tout dire, où chacun parle de soi tantôt avec orgueil, tantôt avec cynisme, il fait plus que jamais avec délicatesse goûter l'ironie, qui seule permet aux écrivains de ne livrer au public que juste ce qu'ils veulent de leur esprit et de leur cœur.

LES RAMEAUX.

A l'église, pendant la messe. On te te plaie à voltiger. Viens tu nous faire une promesse. Oiseau bête, oiseau léger !

Mais qui donc t'ouvrit le fenêtré. Car non dion-tu n'as pas peur. C'est la main du bon Dieu peut-être, qui voulait t'envoyer vers nous.

Tu vas, tu viens, tu bats de l'aile... Non nous sentons le cœur joyeux, Tu nous avertis des jours plus beaux. Et qui te donne peut-être. Pendant la fête des Rameaux ?

Viens tu nous rendre l'espérance. Des cœurs tremblés des jours plus beaux. Et qui te donne peut-être. Pendant la fête des Rameaux ?

Frémissons dans des courbes folles. Tu heures le vitrail du bon. Des fleurs, des fruits, un nid de chanvre. Pour frapper ce petit cœur.

Et maintenant tu te reposes. Au fond du cœur, dans un coin noir. Petit, petit, si peu de chose. Qu'on a peine à l'apercevoir.

Toi te penches vers le vitrail prière. Qu'il nous avertis des jours plus beaux. Et qui te donne peut-être. Oiseau, grâce de l'univers.

Ainsi l'antel est plein de charmes. Et, je ne sais pourquoi, je sens. A mes yeux perler une larme. Tandis qu'au ciel monte l'encense.

Démontons à Dieu, sans ce déme. Qu'il nous avertis des jours plus beaux. Et qui te donne peut-être. Oiseau, grâce de l'univers.

Mais, jadis le monde s'écroule... Adieu, jadis, petit oiseau ! J'emporte en moi de la foule. Ton souvenir dans un rameau.

Les Anglais à la Malmaison

Un spectacle aussi curieux que touchant s'est produit ces jours derniers au château de la Malmaison, dont la reconstitution, entreprise, comme l'on sait, par M. Oisiris s'avance rapidement.

Une quarantaine d'Anglais, hommes et femmes, étant allés en caravane visiter le château, leur attention s'arrêta surtout sur les appartements intimes de Napoléon et de Joséphine. Ayant aperçu, dans la chambre de l'impératrice, les traces d'un foyer, fidèles aux traditions de leurs compatriotes, ils en recueillirent précieusement la suite et l'emportèrent comme relique.

Le gardien leur fit suivre ensuite le chemin parcouru par l'empereur lors de sa fuite et leur montra la pierre, située à la sortie du parc, sur laquelle la légende affirme que se posa le pied de Napoléon. Les Anglais, en groupe, s'agenouillèrent, firent leur prière devant cette pierre, l'embrassèrent et, avant de partir, la couvrirent de fleurs.

L'ombre de Sir Hudson Lowe a dû en tressaillir dans sa tombe.

Découverte d'un trésor.

Des ouvriers, occupés à creuser les fondations d'un nouvelle construction à New-Brunswick (New-Jersey), ont découvert une quantité de pièces d'or et d'argent espagnoles. Le contre-maître a ramassé plein sa poche de pièces d'or; chacun des ouvriers en a ramassé tout autant. Le propriétaire du bâtiment en a trouvé aussi une certaine quantité.

Les pièces d'or sont des doublons espagnols portant des dates variant de 1726 à 1756. Ces pièces sont toutes bien conservées. Celles d'argent sont un peu moins rongées par suite de leur long séjour sous terre; elles sont au millésime de 1749 et de 1779. Ces dates semblent indiquer que le trésor a été caché pendant la guerre de la Révolution dans la cave d'un bâtiment qui servait de maison d'habitation.

Depuis la découverte de ce trésor, les habitants du village creusent de tous côtés les terrains aux environs du bâtiment dans l'espoir d'y trouver des nouvelles pièces d'or et d'argent.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

SIMPLE IDYLLE

QUELQUES PAGES

L'ABELLE.

[Suite.]

Tout se corrompt, moi-même, pourrit : Phéline empestée a chassé le zéphyre des poétiques bosquets. Un fluide de néant s'élève à la surface organique qui roulent avec rapidité et fatalité dans les ruissaux naissants, sans espoir d'une vivification et d'une éclaircie prochaine. Il pleut !... Les parfums sont morts; les sourires ont vécu; les pollens dissipés sont noyés, toutes générations, toutes écolons se sont arrêtées. ... Et pleut sans relâche sur la ville, les champs, les prés, les chaumières. ... Et pleut dans les cœurs; il pleut sur les lèvres, et cela pour toujours, car l'âme humaine est indigne d'un soleil. ... Et pleut parce qu'il faut étendre le feu des égarements et des folies; ... parce que l'excitation corrosive brûle nos veines; parce que la névrose brise nos organisations. ... Eh bien, donc, qu'il pleuve pendant des siècles et des siècles; que toute l'humidité épaisse s'écoule en gouttelettes; que les tombes démolissent, déracinent, désolent, déséquilibrent; que l'angoisse humaine s'accroisse, que l'épouvante et la rançon des races s'amalissent; que tout fusionne et se désagrège; que tout frissonne et s'agite; n des danses macabres effrayantes; ce sera la volupté des Baals et des Satans que la grimace suprême d'un monde à l'agonie. ... Et que sur-tout, dans ce cataclysme, nulle arche nouvelle ne vienne, pleine de couples en rut, sur l'immensité des mers, pour aider à la reconstitution d'une humanité corrompue. ... Hélas ! rééditer semblable comédie; former, pour la grande allégresse des incubes tourmentés, une si plate ag-

glomération de fantaisies de méchancetés et de lourdeurs qui s'appelle l'homme, quel formidable lapsus ! ... Et tout cela, parce que cette pluie inconcevable terrorise mou pauvre intellect ! ... Je me demande si Dieu qui fit l'exquise douceur de certains jours, a pu autoriser, outre la tourmente déchaînée, en mon être en prévision de ce départ, que l'averse diluvienne accroisse ma douleur en m'empêchant de la voir, de lui parler, de la supplier; en ne me laissant que larmes, frayeur, impuissance ! ... Tandis que je bacis sans inspiration, sans idées même, quelques vers — les derniers — j'entends les coups de marteau, les crissements des caisses, les grincements des vrilles. ... Des cris éclatent; des bris de vaiselle résonnent et la pluie monotone scandant dans les gargouilles la fugue désespérée de cette fuite. ... Dans la rue déserte où se profilent les chars de démantèlement, des hommes halés triment les ballots, font un sabbat d'enfer. ... Et le goudron béant des chariots engloutit tout ce qui appartient à ma bien aimée. ... Insensé d'avoir su goûter le charme ! ... Insensé d'avoir cru au philtre qui enchaîne et emparade ! ... A travers la boue qui ruisselle dans les chemins, elle va fuir sans tristesse, guidée par un désir d'inconnu. ... Sa passion plus qu'éphémère s'envolera dès qu'elle n'aura plus devant les yeux ta face morne de forçat. ... Elle sourira; elle plèrera avec un autre; elle aimera ailleurs, peut-être ! ... Quelle vision ! ... Non ! il est impossible que la vie me soit fatale à ce point ! ... Une injuste législation présiderait-elle à nos destins ? ... Je me lève ayant terminée ces huitains empris de ma désespérance. ... Je vais droit devant moi sans penser; je cours dans ce jardin désormais maudit ! ... J'es saie de l'apercevoir; je voudrais lui parler, lui confier, avant son départ, le secret qui m'étouffe. ... Mais non, ce serait troubler cette superbe sérénité. ... Va souffrir paria. ... Tu connais maintenant la valeur intrinsèque des sentiments féminins. ... Tout ce qui t'avait captivé en elle, naïveté, simplicité n'est qu'hypocrisie et tu dois la haïr. ... Mais c'est une insulte, cela et mon indignité m'accable. ... Sois bête femme ! Malgré tout, je te suis encore redevable de bien des douceurs. ... Je rentre. ... Je copie à la hâte les hémistiches plus ou moins mélodieux; je dédie, je paraphe. ... C'est écrit à la misère, je suis un gueux ! ... Peu à peu les bruits se sont éteints; la nuit tombe. Ce crépuscule sera le plus douloureux de ma vie. La pluie ne discontinue plus. ... elle s'est changée en bruine glaciale, intan-

gible. ... Cela pénètre comme un acide. ... cela glace comme un saire. ... Le jardin a l'air d'un sépulchre; les plantes du vent dans les ramées ressemblent à des psalmodies religieuses. ... L'odeur des popultures est le remède d'un usuaire. ... Seul, après dîner, nu-tête dans les allées, j'attends. ... Je suis ferme, voyez. ... Mais ce n'est que superficiel; dans ma poitrine mon cœur sursaute; et mes nerfs, jusqu'à la plus petite fibre, tremolent de façon extraordinaire. ... Oh ! si je la voyais pleurer. ... si je m'apercevais qu'elle regrette ces causeries, ces minutes d'intimité, quelle joie ! ... Dois-je l'espérer ? ... Le temps heureux passe devant mes yeux, très précieusement. ... Il pleuvait ainsi lorsqu'elle arriva devant cette maison; c'est dans cette atmosphère brumeuse que je l'aperçus. ... Sont-ce des coïncidences ou des volontés du sort ? ... Et rien, rien pour retarder ce départ ! Rien, rien ! ... Je reste stupide, avec ma douleur, sans savoir, sans pouvoir y remédier. ... L'Amour s'immobilise devant certaines fatalités. ... Ses facultés inventives sont anéanties et sa subtilité qu'exerce savamment en des circonstances ordinaires, ne peut aller contre le destin ! ... Ridicule raison, cœur sensible, m'êtes-vous donnés pour m'occasionner des tortures sans nombre ? ...

Mon Dieu ! J'entends des pas ! ... c'est l'heure. ... Voici Madame de M. ... je m'élançais. ... Et me voyant à son tour : — Comme vous êtes pâle, qu'avez-vous ? dit-elle. ... — Rien, l'émotion, l'annéi de vous voir quitter notre village. ... Ne partez pas, madame, je vous en conjure ! ... — Hélas ! fait-elle seulement. ... Et de longs sanglots soulèvent sa poitrine. ... Décidément la mère a plus de cœur que la fille. ... Ses yeux reflètent si distinctement son angoisse que je pleure aussi et que je baise sa main follement. ... — Appelez vos parents, revenez-les. ... Je cours les chercher. ... Au retour, je trouve Reine-Marie un peu triste. ... J'essaye de l'attirer à l'écart, de lui dire. ... Elle ne comprend pas, c'est affreux. ... Nous causons sous la pluie. ... Nous manifestons notre peine de les quitter. ... Madame de M. pleure encore. ... Chère femme. ... Elle ne peut plus parler. ... Tout son être vibre de douleur. ... Reine-Marie conserve sa tristesse et sa gravité. ... Je m'approche. ... Je prends sa main qu'elle m'abandonne. ... Je lui glisse les vers et des fleurs. ... Vite, elle me donne un gentil bouquet qu'elle me prie de garder en souvenir d'elle. ... Elle me jure de penser à moi quelquefois

'au bord de la mer; de m'envoyer des algues; de m'écrire. ... Je n'ose pas lui demander de m'aimer. ... Plus que quelques minutes. ... La voiture est là, dans la rue, qui attend. ... On sonne. ... Dégainez-vous, cria le cocher. ... Brigand, va ! ... Je deviens fou; je sens mon âme s'en aller; je vais perdre les sens; je ne peux plus. ... Embrassons-nous affectueusement; au dernier jour c'est permis, dit Madame de M. ... Peut-être à t'elle deviné la cause de mes pleurs ! ... Merci. ... Je l'embrasse d'abord furieusement, car je l'aime, elle aussi. ... Pais, tandis que les autres se pressent en la hâte du dernier moment, je prends Reine-Marie dans mes bras, je l'étreins, j'embrasse son visage au coin des lèvres à dix reprises. ... et lui dit tout bas en appuyant mes lèvres sur son oreille : Je vous aime, souvenez-vous de moi ! ... Alors elle s'arrache de moi, elle prend mon front, je la baise amante folle, m'arrasé de ses larmes et s'enfuit ! ...

EMILE MAGNE.

FIN.

RELEVANT 40 HEURES.

New York via L. & N. et Southern way, Piedmont Air Line.

Tous les dimanches, les lundis et samedis à New York sans changement. ...

Et pour des billets à l'étranger, s'adresser à l'agence de la Compagnie.

704 rue Commerce, Téléphone 1557.